

# LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches

Rédacteur en chef : Dr Lazar MARKOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade

RÉDACTION et ADMINISTRATION  
69, rue du XXXI Décembre - Genève  
Téléphone 14.05

ABONNEMENT Suisse..... 6 fr. — par an  
Autres pays. 9 fr. — »

## Lloyd George

De tous les ennemis de l'Allemagne, l'Angleterre est sans doute le plus redoutable. Cet Etat est dans une situation admirable pour faire la guerre : inaccessible à une invasion par terre, sa puissance pour ainsi dire illimitée, s'étend sur toutes les mers, qu'elle couvre de ses vaisseaux. Par sa position elle domine l'ennemi sans être jamais dominée par lui.

Mais ces avantages ne sont pas sans inconvénients graves. Trop sûre d'elle-même, la Grande-Bretagne négligeait comme à dessein sa puissance militaire. La guerre la surprit plus que tout autre pays. Son armée par le nombre dépassait à peine celle de la Belgique et n'égalait pas même celle de la Suisse, pays dont la neutralité était garantie par les traités internationaux. L'insuffisance de sa préparation militaire a fait croire à l'impossibilité de l'intervention anglaise dans le conflit.

Mais la brutalité dont l'Allemagne fit preuve en violant le territoire belge fit oublier aux descendants de Pitt et de Chatham l'insuffisance de leur préparation et le désavantage du nombre. Au lieu de compter les divisions qu'ils pouvaient opposer à l'Allemagne, les Anglais ne songeaient qu'aux crimes dont cette puissance se souillait les mains. L'indignation leur fit oublier l'infériorité numérique et les soldats de Blücher trouvèrent en face d'eux cette fois-ci les soldats de Wellington dans ces mêmes plaines de Belgique où un siècle auparavant ils combattirent ensemble. Alors seulement les Anglais que le bon sens ne quitte jamais mirent à la tête de l'organisation technique de la guerre, l'homme qui par le génie de ses conceptions et la rapidité de son travail surprit le monde en achevant l'œuvre nécessaire à la puissance de la Grande-Bretagne.

Nommé ministre des munitions en juillet 1915, Lloyd George dota l'armée britannique d'un outillage tel que jamais une autre armée n'en posséda. Par sa volonté dominatrice, il réveilla l'énergie de la nation et le zèle des chefs militaires. Les victoires qui suivirent en Mésopotamie, en Syrie et en Flandre sont dûes en grande partie à son effort.

Lorsque ensuite il fut placé à la tête du gouvernement il unit au corps de l'empire britannique des pays immenses en soudant toutes les colonies avec la mère patrie. Il arrêta la grève des mineurs gallois qui menaçait d'immobiliser la flotte anglaise et soumit les ouvriers des Trades-Unions rebelles s'obstinant dans la résistance puisqu'elles ne pouvaient s'élever au-dessus de la conception de la lutte des classes.

Sa tactique en politique diffère fort de celle de ses prédécesseurs. Tandis que les paroles de ces derniers trahissaient le désir de cesser la lutte le plus tôt possible et par là détournaient les autres peuples de partager le péril de la guerre, lui au contraire fit d'abord sentir à tous qu'il était l'ennemi des Allemands et qu'il entendait le rester tant que ceux-ci n'auraient pas secoué le joug militariste.

Les revers qu'il éprouve ne font que stimuler son énergie civile et son courage. Quel spectacle réconfortant que d'observer l'attitude de ce chef admirable, qui dans l'adversité au lieu de gémir se redresse, et tel un lion qui regarde ses blessures, n'en est que plus indigné.

En excellent lutteur, il ne cache jamais à ses concitoyens le danger qui les menace. Il ne craint non plus de parler ouvertement des fautes commises et des erreurs dans la conduite des affaires. Ses discours toujours véridiques rappellent par leur franchise les communiqués des armées britanniques toujours sobres et soucieux de la vérité. Son parler franc est comme l'air frais du large qui nettoie et purifie l'atmosphère. La confiance que son pays mit en lui est donc pleinement justifiée. S'il ne réussit pas toujours à conjurer le péril, c'est qu'il se heurte souvent aux difficultés insurmontables, inhérentes à la nature même des coalitions. Néanmoins, il sait tirer profit même de certains revers pour rendre son pays plus apte à la lutte. Après le désastre serbe, c'est le service obligatoire qu'il fit accepter à ses concitoyens. La défaite roumaine le débarrassa des lenteurs d'un lourd mécanisme gouvernemental : il créa le Cabinet de guerre comprenant un nombre limité de membres.

L'œuvre d'unification et de soudure qu'il sut réaliser à l'intérieur de l'empire ne lui réussit pas jusqu'ici dans le sein de la Coalition. Il n'en reste pas moins dévoué à cette idée et son dernier discours prononcé à Paris prouve avec quel zèle il s'attache au programme qui tend à unifier toutes les forces des Alliés. Il se consacre tout entier à la réalisation de l'unité de plan et de direction où semble résider tout le secret de la victoire. Sans encourir le reproche d'un optimisme exagéré on peut d'ores et déjà dire que, dans ce sens, un progrès considérable sinon décisif peut être envisagé.

Il n'est pas sans intérêt de reproduire ici l'opinion d'un grand journal allemand pour montrer quel effet produit sur ses ennemis l'attitude résolue de Lloyd George. Loin de contester son talent et sa supériorité on essaye de le gagner par une argumentation adroite et par une condescendance excessive. « Le grand défaut de Lloyd George, écrit ce journal, c'est de croire qu'il lui est encore possible de nous vaincre. Les Allemands non plus, ne sont en état de venir à bout de la résistance des Alliés. Donc le plus raisonnable serait de s'entendre ». Voilà la pose et le langage des Allemands, d'habitude si orgueilleux et si arrogants, lorsqu'ils se trouvent en face d'un homme supérieur, capable de leur tenir tête et même... de les vaincre.

\* \* \*

Aucun autre peuple ne saurait apprécier mieux que les Serbes la force de caractère de Lloyd George et l'œuvre accomplie par ce défenseur hardi de la liberté du monde et de l'idéal démocratique. Les Serbes n'ignorent point qu'il fut avec Lord Carson celui qui, parmi les membres du Gouvernement, insistait le plus pour l'envoi des troupes anglaises à Salonique au secours de la Serbie. Pourtant, l'admiration du peuple serbe pour le grand leader anglais date d'un jour plus éloigné, le jour où il prit parti pour un petit peuple — les Boers — en risquant sa vie et sa réputation et la guerre actuelle n'a fait que consacrer une admiration qui lui était depuis longtemps acquise.

M. D. M.

Frankfurter Zeitung.

## Les Serbes et la haine

De tous les peuples qui ont souffert de la guerre, c'est le peuple serbe qui a le triste privilège de se trouver au sommet de l'échelle. Le pays ravagé, des villes et des villages entiers ruinés, le nombre d'habitants diminué d'un quart, les institutions étatiques et sociales détruites, l'envahisseur procédant à une dénationalisation éhontée et la population dans la plus grande misère. Malgré tout cela, les Serbes sont restés fidèles à la mission que l'Histoire leur a destinée, et ils continuent avec le même élan et la même abnégation la lutte pour la délivrance de leurs frères de race asservis. Cet optimisme robuste, cette foi indestructible en la victoire du Droit et de la Justice, ce sentiment de persévérance, malgré les revers subis, ce sont des qualités dont le peuple serbe peut, et à juste titre, s'enorgueillir. Mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est que les Serbes ont conservé même dans les malheurs la pureté de leur caractère et tout en luttant héroïquement contre ceux qui se comportent comme des barbares, ils font preuve d'un calme moral et d'un esprit de générosité tout à fait extraordinaires. La grandeur de leur âme se reflète le mieux dans leurs manifestations politiques ou autres. Autant

ils sont fermes dans leurs idées politiques, autant ils cèdent à leur caractère slave et ne se laissent pas entraîner à la haine de l'ennemi.

Combien les Serbes sont supérieurs, à ce point-là, aux Bulgares, par exemple, une simple comparaison de la presse serbe — pour autant qu'elle existe — avec la presse bulgare, peut le démontrer. Les Bulgares, malgré tant de succès militaires, manifestent une telle haine envers les Alliés, que ce phénomène prend plutôt une forme pathologique. Chez nous rien de semblable. Nous combattons nos ennemis, nous relevons leurs méfaits, et si nous exprimons quelquefois notre mépris à leur égard, ce n'est pas la haine qui nous inspire. Tous les lecteurs de notre journal ont pu le constater eux-mêmes. C'est pourquoi nous sommes bien étonnés de l'affirmation de M. Hermann Wendel, dans le « Vorwärts » du 19 novembre, que les articles de « La Serbie » sur la Bulgarie et le peuple bulgare, tous basés pourtant sur les documents bulgares, manifestent « une haine passionnée et une injustice aveugle » !!! Comme si l'on pouvait haïr ceux qui nous sont de beaucoup inférieurs, et pas seulement au point de vue moral !

### « The Lady of the Black Horse »

Il y a peu de livres comparables à l'admirable ouvrage de Mrs. S. Clair Stobart sur la Serbie et le peuple serbe. Orné d'un portrait ravissant de la « Dame au cheval noir » de George Rankin, représentant la noble lady anglaise à cheval précédant son convoi sanitaire pendant la retraite par l'Albanie, ce livre évoque par son extérieur même toute la tragédie serbo-alliée de 1915. Et lorsqu'on avance dans la lecture de ces pages écrites d'un style si simple, si naturel et pourtant si émouvant, on reste des heures entières sous l'impression saisissante de cette image fidèle de l'âme élevée et pourtant si malheureuse d'un peuple de braves. Ce qui distingue plus particulièrement le livre de Mrs Stobart, c'est d'abord la spontanéité avec laquelle elle discerne, sans connaître le serbe, ce qui est au fond même de notre caractère, et le décrit d'une façon magistrale. Je ne sais pas si Mrs Stobart a écrit d'autres livres, mais ce qui est certain c'est que son livre sur les Serbes rentre dans la catégorie des meilleures publications sur la psychologie d'un peuple. La valeur du livre est encore augmentée par l'amour que les Serbes inspirent à l'honorable dame anglaise et qu'ils ressentent eux-aussi pour leur bienfaitrice.

Mrs Stobart est venue en Serbie avec un nombreux personnel sanitaire, composé uniquement de dames. Le travail que sa mission a accompli, en installant en de nombreux endroits des postes d'ambulance pour combattre les épidémies, servira d'exemples à toute organisation future de ce genre. Mais la rude tâche entreprise par les nobles Anglaises, de suivre les troupes serbes et d'organiser des hôpitaux de campagne immédiatement derrière le front, marquera une des plus belles pages de l'histoire des exploits féminins au cours de cette guerre. Avec quelle émotion on lit la description que donne Mrs Stobart des heures angoissantes du mois d'octobre 1915, où l'armée serbe, attaquée de trois côtés, par les Allemands, Autrichiens, Magyars et Bulgares, courait, sans haleine, d'un front à l'autre pour défendre le sol sacré de la patrie ! Et l'hôpital de Mrs Stobart faisait le même pèlerinage, tout en accomplissant son devoir, jusqu'au moment où devant la supériorité écrasante des ennemis réunis la petite armée serbe, blessée mais invincible, dut prendre le chemin du calvaire, le chemin de l'Albanie.

Le nom de Mrs Stobart sera inscrit en lettres d'or dans l'histoire de la liberté du peuple serbe. Notre gratitude et l'expression de nos sentiments de dévouement profond ne sont qu'un témoignage modeste de sympathie et de la reconnaissance que notre peuple éprouvera toujours pour elle et sa généreuse patrie.

L.

The Flaming Sword in Serbia and elsewhere. By Mrs. St. Clair Stobart. Hodder and Stoughton. London.

### Le « cas » Buxton

Nous recevons d'un homme politique serbe la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Dans le numéro du 11 courant de votre journal, vous avez consacré deux articles à la question que M. Noël Buxton avait posée aux Communes, à lord Balfour, au sujet de la Bulgarie. Il me semble qu'on n'y a pas suffisamment relevé l'importance et la gravité de cette question, ni le contre-coup qu'elle pourrait produire parmi ceux qui versent leur sang et sacrifient leurs vies pour la cause de l'Entente.

« Après et malgré tant d'expériences que cette guerre nous a données, M. Buxton se montre encore préoccupé, non pas du sort de la Liberté et de la Civilisation, mais du sort — de la Bulgarie ! Il craint que la Bulgarie ne sorte de cette guerre abaissée et lésée dans ses intérêts. C'est dans ce sens qu'il vient d'interpeller lord Balfour à la Chambre des Communes.

« Il faut, certes, que l'honorable membre du Parlement anglais soit sérieusement plein d'anxiété au sujet du sort de la Bulgarie, puisqu'il ne réussit pas même à s'en délivrer au moment où les Bulgares tuent à loisir et sans merci ses propres frères anglais sur le front macédonien, et au moment où ces mêmes Bulgares déclarent haut et clair, par la bouche de leur premier ministre, M. Radoslavoff, que le sort de la Bulgarie est d'ores et déjà réglé et assuré par les traités qu'ils ont conclus avec l'Allemagne.

« Permettez-moi, Monsieur le rédacteur, de vous dire que ce n'est pas peu de chose que d'entendre en pleine guerre un Anglais adresser pareille question au ministre des Affaires Etrangères, devant le Parlement du Royaume-Uni. Ce qui accroît la gravité du cas, c'est que M. Buxton n'en est pas à ses débuts sur ce chapitre, il est déjà revenu à la charge précédemment de semblable manière.

« Comment se peut-il que de telles questions soient prononcées dans un parlement d'un pays allié ? A quoi peut aboutir une telle attitude ? Comment l'interpréter ?

« Que diront les combattants anglais et alliés qui se battent si vaillamment sur les fronts, macédonien et autres ? Qu'arrivera-t-il si, un beau jour, les soldats anglais qui luttent contre les Bulgares se disent : pourquoi luttons-nous, pourquoi exposons-nous

nos vies aux coups des poignards bulgares, quand là-bas, au sein de notre Parlement, on tente d'épargner aux Bulgares le châtiement mérité par leur trahison envers la Liberté, envers la Civilisation? Et que diront les soldats serbes?

« Une fois cette question à l'ordre du jour, il est peu probable qu'elle s'en éloigne; elle portera ses fruits.

« Voilà pourquoi, Monsieur le rédacteur, le cas de M. Buxton me paraît bien plus grave que ne l'a considéré lord Balfour, quand il fit la réponse qu'il a donnée, lui, à la question posée. Car il ne devait pas laisser le moindre doute à M. Buxton. Du moment qu'on crut bon de répondre, alors le lieu même, où elle a été posée, exigeait qu'on y donnât une réponse nette et claire, à savoir: que l'Angleterre règlera la question bulgare conformément à l'attitude et à la politique de la Bulgarie. Si, toutefois, malgré cela, M. Buxton avait insisté, il aurait fallu l'envoyer chercher sa réponse auprès de Guillaume II, qui est beaucoup mieux placé pour se soucier du sort de la Bulgarie que lord Balfour.

« En Russie, l'Allemagne et l'Autriche ont trouvé leurs avocats dans les personnes de Lénine et de Trotzky; la Bulgarie, elle, a trouvé le sien en la personne de M. Buxton. Le « Temps » du 15 courant dit que « Lénine et Trotzky sont vendus à Guillaume II ». Que dire alors des hommes qui sont dévorés davantage du souci que leur cause le sort des ennemis de l'Entente, plutôt que par les vœux qu'ils devraient former pour que leur propre patrie sorte victorieuse de cette guerre? Si de tels phénomènes sont possibles, cela n'est dû qu'à la tolérance des gouvernements respectifs. Les anciens Romains, lorsqu'ils parlaient à la guerre, remettaient le pouvoir entre les mains des Consuls. Et ils gagnaient les guerres, parce que le pouvoir des Consuls était étendu et fort. »

M. Dj.

### La Serbie et les fautes alliées

Le « Temps » du 21 novembre écrit :

« On a voulu contester certains arguments historiques que M. Lloyd George avait invoqués, pour recommander aux alliés une coordination plus complète. Après la séance d'hier, il serait difficile de ranimer ces discussions pénibles. A propos des précautions militaires qui auraient pu sauver la Serbie, en 1915, M. Asquith s'est borné à dire — si le compte rendu télégraphique que nous possédons est complet — que ces précautions n'étaient pas conformes aux idées que professait à l'époque l'autorité anglaise la plus compétente. On le savait, et l'on conçoit que le premier ministre alors tienne à rappeler les avis devant lesquels il s'est incliné. Sed magis amica veritas: si les Alliés avaient envoyé des troupes en Macédoine serbe dès le commencement de l'année 1915, comme le demandèrent sans succès M. Lloyd George et M. Aristide Briand, il est infiniment probable que la Bulgarie n'aurait jamais pris parti contre l'Entente, que M. Venizelos n'eût jamais été renversé, que la Roumanie aurait pu intervenir dans des conditions toutes différentes, et que la guerre aurait été abrégée très sensiblement. Reconnaître la faute de

1915 est une chose, et dire qui est responsable en est une autre. Nous ne cherchons nullement à établir les responsabilités, à moins qu'on ne nous y provoque. Mais nous croyons qu'il ne faut à aucun prix nier la faute, car sous le régime démocratique que pratiquent les alliés, ce n'est pas par la dissimulation qu'on soutiendrait la confiance. »

### Un ministre endormi

— Les déclarations du baron Burian —

Au moment où tous les Yougoslaves déclarent, avec une unanimité admirable, qu'ils aspirent à la liberté et à l'union des Serbes, Croates et Slovènes en un Etat indépendant, le ministre commun des finances, le baron Burian, a fait au correspondant du « Berliner Tageblatt » (n° du 13 novembre), des déclarations amusantes sur la Bosnie-Herzégovine ainsi que sur la question yougoslave. Pour les deux provinces serbes, dont l'annexion n'a pas encore été rendue parfaite, M. Burian a dit que leur situation par rapport à la Monarchie sera réglée par un accord des deux gouvernements, autrichien et hongrois, et des parlements respectifs. Le peuple de Bosnie-Herzégovine n'existe naturellement pas pour le noble comte magyar. Il n'aura qu'à obéir. Quant à la question yougoslave, il paraît que M. Burian ne se donne pas même la peine de lire les comptes rendus des séances du parlement autrichien. Autrement il n'aurait pas eu l'audace de dire que le mouvement yougoslave n'existe pas comme une réalité, et que le problème de l'unité yougoslave ne se posera qu'au moment où les Serbes, Croates et Slovènes renonceront à leurs noms particuliers et adopteront le nom de Yougoslaves!

Nous rappelons cet argument curieux de M. Burian uniquement pour montrer avec quelle insouciance et avec quelle légèreté les maîtres actuels de l'Autriche-Hongrie traitent la lutte de tout un peuple pour la liberté. Ce que le chevalier magyar a oublié cependant d'expliquer et ce qui aurait beaucoup plus intéressé l'Europe, est ceci: Pourquoi les Serbes, Croates et Slovènes, une fois admis, selon M. Burian, qu'ils ne constituent pas un même peuple, devraient-ils continuer à gémir dans l'esclavage austro-magyar? A quel titre les Allemands et les Magyars, s'arrogent-ils le droit d'opprimer d'opprimer ces trois peuples yougoslaves? Toute la question est là, et si M. Burian dort, l'Europe et l'Amérique ne dorment pas, nous pouvons le lui garantir.

### PETITES NOUVELLES

Notre rédacteur en chef, M. le Dr Marcovitch s'est rendu à Paris pour un court séjour. Pendant son absence le journal sera rédigé par M. Michel-D. Marincovitch, avocat de Belgrade, rédacteur à « La Serbie ».

Nous apprenons que M. Michel Stoyanovitch, licencié en Droit de l'Université de Genève vient d'être nommé attaché à la Légation de Serbie à Copenhague. Tout en regrettant de nous voir privés d'un collaborateur très apprécié nous tenons à féliciter M. Stoyanovitch, certains qu'il ne sera pas moins utile dans son nouveau poste.

## Michel Carolyi et Oscar Jaszi

Les puissances centrales viennent d'envoyer en Suisse deux émissaires magyars, dont la réputation, l'une ententiste, et l'autre, démocratique, doit servir de carte d'introduction pour les conversations éventuelles avec les personnages alliés. Le comte Michel Carolyi et le professeur Oscar Jaszi ont en effet reçu du comte Czernin la mission d'expliquer aux Alliés cette paix honorable, sans annexions ni indemnités, dont on parle à Vienne, Budapest et Berlin, sans jamais en donner les termes précis. Pour bien illustrer la tâche de ces émissaires aux titres variés, nous croyons utile de rappeler leur idéologie politique faite tout entière pour inspirer la plus grande méfiance.

Le comte Carolyi, le chef d'une fraction du parti de l'indépendance, n'est pas un partisan convaincu de l'alliance austro-allemande. Des causes multiples, qu'il est inutile d'examiner ici, le faisaient pencher vers l'Entente, et il n'a jamais caché ses sympathies personnelles pour les Anglais et les Français qui lui en imposaient plus que les Prussiens, considérés par lui, du point de vue mondain, comme des parvenus. Ces sympathies du comte Carolyi pour les puissances de l'Entente se sont cristallisées dans le domaine de la politique étrangère en une conception particulière, qui ne manque pas d'originalité. Comme tous les Magyars, le comte Carolyi estime, lui aussi, que la Hongrie actuelle, où une minorité magyare jure la majorité non-magyare, doit subsister à l'avenir.

Afin d'assurer à jamais ce pouvoir des Magyars sur les nationalités non-magyares, les Tisza, Lukacs, Andrassy, Féjervary, Apponyi, Hedervary, Wekerlé et d'autres magnats ont lié parti avec les Allemands. Le dualisme était le moyen qui leur assurait la domination dans la Transleithanie, laissant la Cisleithanie à la disposition des Allemands. Deux minorités se sont ainsi emparées du pouvoir intégral, et secondées par la puissante Germanie, elles ont gouverné souverainement dans la monarchie danubienne.

Cet état de choses avait cependant l'inconvénient de mettre les Magyars, dans les questions internationales, à la merci de Berlin. La Hongrie était toute puissante à l'intérieur et personne ne s'opposait au régime de violence et de dénationalisation qu'elle pratiquait envers les non-Magyars. Le prince Bismarck, répondant aux plaintes des Allemands mêmes de Hongrie, a reconnu que l'Allemagne avait un intérêt supérieur à ne pas se mêler des affaires intérieures de la Hongrie. Car, en reychant, dans les questions de la politique extérieure, la Hongrie était soumise complètement aux désirs de Berlin. Le dualisme s'est montré l'instrument très commode pour gagner les Magyars aux plans pangermaniques. La tutelle allemande pesait pourtant lourdement sur les Magyars, d'autant plus que le chemin de Berlin passait par Vienne, et que, au lieu d'un maître seul, Budapest en avait deux. C'est ce qui explique la haine toujours existante, des Magyars contre les Allemands, la haine née de l'impuissance de se séparer des Germains.

Le comte Carolyi estimait cependant que la domination et l'hégémonie magyares en Hongrie pourraient être achetées à meilleur compte des puissances de l'Entente. Il avait l'idée que pour des raisons de politique extérieures, les démocraties occidentales, la France et l'Angleterre, se laisseraient convaincre d'accepter et de reconnaître le pouvoir des Magyars sur la majorité slavo-roumaine, si en échange la Hongrie, seule ou avec l'Autriche, se détachait de l'Allemagne et s'alliait avec l'Entente. La présence d'une Russie tsariste et absolutiste dans l'Entente justifiait dans une certaine mesure l'hypothèse d'une Hongrie intégrale faisant partie de l'alliance des démocraties occidentales. Pour faciliter la réalisation de cette combinaison, le comte Carolyi a eu l'inspiration de promettre une démocratisation de la Hongrie, qui, tout en conservant la domination magyare, donnerait au moins au pays l'apparence d'une démocratie. Ce calcul n'était pas mauvais, du point de vue magyar. On aurait conservé la Hongrie intacte et l'on aurait rejeté la tutelle allemande. La guerre européenne, provoquée brusquement par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, n'a pas permis au comte Carolyi de donner à sa conception politique une forme plus concrète. Ce n'est que maintenant, après l'échec du plan primitif germanique, que le comte Carolyi se décide à revenir sur son idée. Le voyage en Suisse a évidemment ce but. Avant la guerre, Carolyi a échoué. Aura-t-il plus de chances aujourd'hui?

La réponse à cette question n'est pas difficile. D'abord, les idées sur l'indépendance et le droit de tous les peuples de disposer d'eux-mêmes ont pris un tel essor, que l'Entente ne pourrait pas sans se déshonorer, conclure un accord quelconque avec les Magyars et leur livrer ainsi la majorité des habitants de la Hongrie. En second lieu, l'Allemagne a mis pied plus fermement que jamais, en Autriche et en Hongrie, et il ne semble point possible que ces deux puissances, même le voulant, puissent se soustraire à l'étreinte germanique. Ce qui était difficile déjà avant la guerre actuelle, est devenu presque impossible aujourd'hui. Il y a enfin, aussi la question de la confiance personnelle qu'inspire le comte Carolyi. Avant la guerre, il n'était pas suffisamment connu. La guerre l'a obligé à se montrer tel qu'il est. Son actif politique ne contient aucun acte qui pourrait le rapprocher sérieusement de l'Entente. D'abord, comme le comte Tisza a constaté dans son journal, « Igaz Mondo » (voir le « Journal des Débats » du 10 septembre 1917), le parti du Carolyi a poussé en juillet 1914 énergiquement à la guerre avec la Serbie. Pendant la guerre, le comte Carolyi est resté dans toutes ses manifestations politiques, aussi vague qu'il est possible. Son fameux discours devant les électeurs de Czegléd, du mois de septembre dernier, ne tendait qu'à la conservation de la Monarchie. Pressé de s'exprimer sur la liberté et l'indépendance des peuples asservis, le comte Carolyi a formulé, au mois d'octobre, l'opinion, que les questions territoriales pourraient être déferées à un tribunal d'ar-

### FEUILLETON

#### AVE SERBIA

— Yovan Douthitch —

*Tu vis en nous, adorable patrie!  
Nos yeux ont le reflet de tes couchants si beaux.  
Nous portons ta douleur dans notre âme meurtrie  
Et ton soleil sous nos drapeaux.*

*Tes éclairs sont dans nos épées  
Tes fleuves élevés coulent dans notre sang;  
Tes vents sont dans les épopées  
De notre gouslar frémissant.*

*Oui, bien que refoulés par l'adversaire inique  
Nous sentons battre encor ton cœur,  
Et nous luttons à Salonique  
Pour revoir ton beau front vainqueur.*

*O Serbie, ô mère féconde,  
Tu nous formas avec ardeur  
Pour être les premiers du monde  
Dans la joie et dans la douleur.*

*O Serbie, adorable mère,  
T'abandonner serait mentir.  
D'une goutte de sang et d'une larme amère  
Toi qui fis un héros, toi qui fis un martyr!*

*Nous marcherons vers la victoire,  
Pour toi, dans un effort puissant,  
Mère, en retour du lait que tu nous as fait boire  
Nous donnerons tout notre sang.*

Adapté en vers français par  
GÉNINA CLAPIER  
Membre de l'Académie de Vaucluse  
Chevalier de Saint-Sava.

### LA POÉSIE NATIONALE SERBE

par Milan-J. Andonovitch, professeur à l'Université de Belgrade

« Ni l'Illiade, ni la chanson de Roland n'exerce une influence bien sensible sur le courage militaire des Grecs et des Français d'autrefois. En Serbie, au contraire, les poésies consacrées à la mémoire du tzar Lazare ou de Marco Kralievitch sont restées vivantes, transmises par la tradition orale et forment le corps des pensées d'un petit peuple de soldats. »

Alexis FRANÇOIS.

Charles Spitteler disait, dans une conférence tenue le 14 décembre 1914 à la « Nouvelle Société Helvétique » :

« Nous Suisses, avons d'autres conceptions de la valeur et du droit à l'existence des petits peuples et des petits Etats. Pour nous, les Serbes ne sont pas une « bande », mais un peuple aussi respectable que n'importe quel autre. Les Serbes ont un passé héroïque. Leur poésie nationale égale celle des autres peuples et leur est peut-être même supérieure. Car aucune nation, depuis Homère, n'a créé une poésie épique aussi merveilleuse qu'eux. »

Comme tout individu, chaque peuple possède une âme. Et comme cette particularité psychologique peut être plus ou moins accentuée chez l'individu, il en est de même chez un peuple. Les circonstances dans lesquelles vécut le peuple serbe ont été favorables au développement de sa poésie nationale. L'origine de la poésie populaire est dans la langue et dans la légende. Il est évident que tout chant, même populaire, doit avoir un auteur; mais il y a, dans la période de développement des peuples, une époque où l'individu ne se sent pas encore comme tel, et où le peuple vit comme une nichée d'oiseaux, sans individualité distincte, aussi bien au point de vue mental que physique. Et c'est cet esprit collectif dont la poésie populaire est l'image fidèle. L'individualité d'un peuple se reflète le plus exactement dans cette poésie populaire qui est l'expression la plus profonde de sa vie intime.

La poésie populaire du peuple serbe est très ancienne. Elle remonte aux temps les plus reculés de l'histoire païenne de l'antiquité slave. L'immigration des Serbes dans les pays méridionaux ne s'est pas effectuée sans marquer de son empreinte la mentalité du peuple et ses talents poétiques. Il est à supposer que la nature des contrées nouvellement conquises par les Serbes a une certaine influence sur leur poésie. Pourtant, l'origine immédiate de la poésie nationale serbe doit se trouver — comme chez les Grecs de l'antiquité — dans la mythologie et les cultes païens, que les Serbes avaient en commun avec les autres branches de la famille slave; car aujourd'hui encore on retrouve des traces de cette poésie mythologique. Et ceci constitue un point capital du développement de la poésie populaire de notre race. Le professeur V. Jagić dit à ce sujet: « La poésie épique est un genre de poésie qui ne naît généralement pas dans les époques tardives de l'histoire d'un peuple, mais qui a son origine dans les temps les plus reculés, les plus primitifs, je dirai même dans l'état naturel d'un peuple. Les peuples serbe et croate — le premier surtout — doivent avoir été dotés dès leur origine du sens poétique, et plus spécialement épique. Ils ont dû apporter cela avec eux de leur première patrie septentrionale. La nature riante du Midi et le contact avec les vestiges d'une ancienne civilisation auront sans doute influencé leur talent poétique en leur donnant, par la variété des images rencontrées, un sens plus élevé de la forme et de la symétrie. Ainsi se développait peu à peu, dans le Midi surtout, ce type plus spécialement serbe de la poésie épique populaire, qui arriva à un tel point de perfection, qu'il ressemble davantage à l'épique homérique qu'à la poésie nationale russe. »

Cette influence de la nature a été tellement fortifiée par les événements de l'histoire, que la poésie populaire put se développer plus abondamment. D'abord les épisodes de l'histoire serbe ont eu une influence plus grande sur notre peuple que cela n'a été le cas pour d'autres nations. Si l'on considère l'histoire du peuple serbe, on verra qu'elle ne constitue qu'une série ininterrompue de luttes pour la liberté de l'existence, luttes qui atteignirent leur point culminant à l'époque des guerres contre les Turcs. Et l'impression que firent ces guerres sur le peuple

bitrage, ajoutant que la diplomatie austro-hongroise devrait, en ce cas là, exploiter les divergences existant parmi les Alliés! (voir la « Neue Freie Presse » du 4 octobre 1917). Et que dire de la demande d'annexion de la Serbie, exprimée par le comte Caroli au Parlement de Budapest, le 14 septembre 1917? (Voir « La Serbie » du 24 septembre 1916) ou bien de son attitude étrange après la chute de Tisza, attitude antidémocratique et réactionnaire? Le dernier voyage du comte Czernin à Budapest, et les longues entrevues qu'il a eues avec le comte Caroli avant son départ pour la Suisse, ne sont non plus de nature à augmenter son prestige. M. Caroli veut parler de la paix, mais cette paix qu'il est venu offrir, n'est au fond que l'édition austro-magyare de la paix allemande.

\*

Le professeur Oscar Jaszi est un amateur en matière politique, et ses convictions portent la trace de ses théories sociologiques. Aux peuples opprimés de la Hongrie, le professeur Jaszi dit : La liberté nationale ne vaut pas grand'chose. L'essentiel, c'est de vivre dans une démocratie politique et sociale. C'est pourquoi, au lieu de com-

battre l'idée de l'Etat magyar, acceptez-le, restez sujets hongrois et cherchez à abolir l'oligarchie des grands seigneurs magyars. Avant la guerre, le professeur Jaszi pouvait être sympathique. Les grandes idées qui ont apparu au cours de la guerre, transformant toutes nos conceptions, n'ont pourtant pas même effleuré le sociologue magyar, ce qui est très regrettable. Jaszi n'a pas compris l'importance de la lutte actuelle et il est resté en somme ce qu'il était auparavant : un Magyar soucieux du sort de la Hongrie millénaire. Toute son idéologie consiste dans le désir ardent de conserver l'intégrité territoriale de son pays! Le voyage en Serbie occupée et les correspondances publiées dans le « Pester Lloyd » — quelle chute! — ont sensiblement diminué son autorité. Son récent article paru dans le « Vilag » du 16 septembre, sur un escamotage de la question yougoslave par le rattachement de tous les pays yougoslaves à la Hongrie, a fini par ouvrir les yeux mêmes à ceux qui croyaient dans ce seul et dernier démocrate magyar.

Tels sont les émissaires que l'Autriche-Hongrie a envoyés en Suisse pour prêcher la paix!

L. M.

## L'alliance germano-magyare

« Celui qui a bien étudié l'histoire magyare — dit le journal magyar « Budapesti Hirlap » — sait qu'il n'y a au monde pour les Magyars qu'une seule alliance naturelle, l'alliance avec le peuple allemand. »

« Il est manifeste — continue ce même journal — qu'en cas de défaite de l'empire allemand, le char de l'histoire passera sur notre corps. Il est également manifeste que dans l'alliance avec l'Allemagne, nous sommes la partie la plus faible et que nous en tirons le plus grand profit. »

Telles sont les thèses que pose ce journal et il faut convenir qu'elles sont justes. L'intérêt, l'existence et le souci de l'avenir prescrivent à l'oligarchie magyare de se ranger du côté de l'Allemagne, car l'Allemagne seule, par sa constitution, sa mentalité et ses idéaux politiques, peut être le véritable soutien et le défenseur d'une iniquité telle que la Hongrie.

Les Magyars sont en effet affectés de graves soucis. Leur situation à l'intérieur de la Hongrie donne à réfléchir et constitue pour l'avenir un danger toujours aigu. Pour pouvoir continuer à dominer sur dix millions d'âmes de race étrangère, les Magyars ont besoin d'une poigne de fer qui suppose une sûreté extérieure absolue. Seuls, ils sont incapables de tenir en bride les peuples qui, devenant conscients de leur nationalité, font preuve d'une activité toujours croissante en vue de leur délivrance totale.

Les Magyars n'ont pas le choix : ils sont obligés de défendre le dualisme monarchique, qui leur permet d'entret en titre d'alliés, ayant des droits égaux, dans l'alliance avec l'Allemagne. Cette nécessité politique de marcher avec l'Allemagne est clairement préconisée par un écrivain magyar, professeur à l'Université de Budapest, Jacob Bleyer, qui, dans la revue « Magyar Figyelo »,

indique en ces termes la politique magyare à suivre :

« Notre existence nationale et étatique — excepté notre propre force — a deux conditions fondamentales : la Monarchie et l'alliance allemande. C'est une vérité tellement implacable qu'il est inutile de protester contre elle. C'est notre sort, notre destinée. Nous pouvons nous précipiter tête baissée contre le mur et périr, mais nous ne pouvons pas changer les faits. C'est notre héritage, notre pauvreté originelle auxquels nous sommes incapables de nous soustraire. C'est l'idée fondamentale de nos deux hommes d'Etat, Déak et Andrássy. Au point de vue de l'existence de notre nation, c'est une idée élémentaire profonde, et qui, dans sa grandeur, n'est pas moindre que n'importe quelle conception mondiale de Bismark.

« L'empire allemand — dans l'alliance avec l'Autriche-Hongrie — brave, dans le vrai sens du mot, le monde entier. Il est vainqueur aujourd'hui, quand nous ne pouvons pas encore prévoir les événements qui adviendront et restera debout — d'après les expériences et les preuves de la première guerre mondiale — pour l'éternité. Naturellement, en supposant que les trois Etats et leur alliance existeront dans leur organisation actuelle. Cette organisation, d'après les événements politiques, ne peut être menacée que par la monarchie austro-hongroise. En Autriche, si en face de la dynastie et des Allemands, les Slaves avaient la suprématie et en Hongrie si le courant contraire aux idées d'Andrássy et de Déak prenait le dessus. En cas de réalisation de n'importe laquelle de ces possibilités, la monarchie se décomposera. La Hongrie se séparera et l'Autriche sera démembrée. Que fera alors l'Allemagne? Seule, même si elle annexe les provinces allemandes de l'Au-

triche, elle ne pourrait exister et nous Magyars ne pourrions pas suppléer à la monarchie. L'Allemagne devrait donc chercher l'alliance d'une autre puissance. En France et en Angleterre elle ne pourrait pas trouver d'appui, ce que d'ailleurs elle ne chercherait pas. Elle se tournerait donc vers l'Orient, vers la Russie. Cependant nous ne pourrions jamais être avec la Russie, car elle demeurera panslaviste malgré la révolution. Le panslavisme existera tant qu'il y aura des Slaves au monde. Les Magyars, vu la constitution géographique et l'agglomération des races de leur pays, et les Slaves sont comme l'eau et le feu : antagonistes élémentaires, ennemis éternels.

« Le sort de notre pays, de notre existence nationale sont liés à la Monarchie, comme grande puissance. Au point de vue de la politique mondiale ici réside notre force et notre valeur. C'est dans la Monarchie et avec la Monarchie que nous pourrions rester les égaux de nos alliés et c'est en elle et avec elle que nous pourrions défendre victorieusement notre existence contre nos ennemis. Nous devons appuyer la dynastie et les Allemands d'Autriche parce que nous en avons besoin autant que les Autrichiens. Pourtant nous n'en avons pas tant besoin à cause de la Monarchie qu'à cause de l'alliance allemande. Non pour être des vassaux de l'Empire allemand, mais pour défendre ses intérêts comme il défendra nos intérêts vitaux. Sans la Monarchie, l'avenir des Germains est incertain et l'avenir des Magyars équivaut à la ruine et à la mort. »

L'inexorable prescription des faits guide donc la Hongrie dans la voie de l'Allemagne. Il est en effet naïf de penser qu'un revirement sincère soit possible en Hongrie, où la domination de la race magyare est la suprême raison de l'Etat magyar. Tant que cette domination existera, la Hongrie sera la fidèle alliée de l'Allemagne. Et si une fois les peuples opprimés de la Hongrie sont délivrés, c'est aussi l'Allemagne qui en ressentira l'effet désastreux.

L. P.

### Les Magyars contre le principe des nationalités

Le « Budapesti Hirlap » du 20 novembre publie un article caractéristique sur le droit des Magyars d'opprimer les peuples non magyars. C'est à titre de curiosité que nous le reproduisons ici.

« L'histoire de notre patrie nous ordonne d'agir. Dans les moments difficiles que nous traversons, ont surgi des idées dont nous ne devons pas souffrir la réalisation et contre lesquelles nous devons entreprendre une lutte acharnée. Grâce à notre Dieu de la guerre qui a donné à nos armes la victoire, nous pouvons maintenant nous attaquer à l'hyène domestique et lui limer les dents. Des peuples à peine arrivés jusqu'à la porte de l'antichambre de l'histoire, veulent morceler notre Etat millénaire. Les conséquences des lois géographiques sont des faits historiques qu'aucune idéologie ne peut entraver dans leur développement. La condition essentielle qui doit assurer la force et la vie économique de notre pays est qu'aucun remaniement de la frontière ne doit être toléré. La formule de l'Entente : « paix sans conquêtes » n'exclut pas l'incor-

poration des territoires en connexion avec une même nation. C'est une nouvelle illusion. Le principe des nationalités n'offre aucune stabilité. Les raisons géographiques seules régissent le développement normal et paisible d'un Etat.

La ligne du Danube est très importante. Elle se termine par la mer Noire qui est fermée. Nous devons sans contredit nous assurer cette ligne et particulièrement le Bas-Danube près de son embouchure. D'autre part, nous devons assurer à notre pays plusieurs portes et plusieurs fenêtres sur le vaste monde. C'est pourquoi nous avons besoin de Rieka (Fiume), de la Dalmatie, et en général de la mer Adriatique. Le Carso ne peut pas constituer une barrière, lorsqu'il s'agit pour nous d'assurer notre accès à la mer. Là, il n'y a pas lieu de marchandiser. Les principes fondamentaux des nationalités, ces principes triviaux de l'Entente doivent être jetés au fumier. Toutes les institutions étatiques et autres qui ne seraient pas les conséquences naturelles des facteurs géographiques, doivent s'écrouler. La frontière naturelle de l'empire magyar ne peut être que la mer.

Les politiciens à têtes chauves et vides qui sèment l'idée d'un nouvel Etat, entre la Drave et la Save, s'efforcent de remplir le tonneau des Danaïdes.

Et les Tchèques, que veulent-ils ceux-là? Les murailles de notre vieux Dieu de la guerre ne sont pas ébranlées par les trompettes des criailleries tchèques. Leur héroïsme? Leur loyalisme? Leur chevalerie? Nous les connaissons. Les cris des oies tchèques au Parlement de Vienne ne sauveront pas le Capitole du droit d'Etat tchèque.

Que nos consuls cependant se tiennent sur leurs gardes. »

### La misère des Serbes en Hongrie

Le « Hrvatski Dnevnik » du 9 octobre reproduit du journal tchèque « Venkov » une information sur la situation des Serbes en Hongrie :

« Ces temps derniers, les Hongrois prêtent une grande attention à nos pays, c'est pourquoi il est bon que notre public soit renseigné sur la situation en Hongrie. Outre les Tchéco-Slovaques, en Hongrie, habitent un million et demi de Serbes et cela en quatre comitats Torontal, Bač-Bodrog, Baranja, Temešvar au cours inférieur de la Tisza, du Danube et de la Sava, dans une région très fertile. Dans certains endroits il y a deux récoltes par an. Parmi les 140 grands joupans en Hongrie, il n'y a pas un seul Serbe. De même qu'il n'existe pas un seul sous-joupan serbe. Ce n'est que parmi les notaires et sous-notaires subordonnés qu'on trouve quelques Serbes. La magyarisation est donc poursuivie aussi bien en Slovaquie que dans les régions serbes. Pourtant la situation des Serbes est moins dure que celle des Slovaques. Les Serbes n'ont qu'une seule école supérieure, le Séminaire à Karlovci (Syrmie). Cette école a été ménagée surtout parce que les Serbes sont orthodoxes et que par là ils sont dirigés presque exclusivement vers eux-mêmes. Les Serbes n'ont qu'un seul gymnase en langue serbe, à Novi Sad (Hongrie) avec 400 élèves. Ils ont aussi une école normale

tout entier était telle, qu'il ne put s'empêcher de crier la joie que lui causait une victoire, ou le désespoir d'une défaite. Le peuple vivait mentalement son histoire et la confondait avec ses sentiments ; et c'est sous cette forme subjective qu'il la reproduisit dans ses créations épiques, dans lesquelles furent chantées les actions d'éclat des temps passés.

Une autre circonstance qui a favorisé le développement de la poésie serbe, était la forme patriarcale de la vie du peuple. En effet, nous retrouvons cette forme de vie encore dans la première moitié du XIXe siècle — voire jusqu'à nos jours — dans les grandes communautés, et l'étroitesse de ces liens sociaux fait ressortir davantage la nécessité d'une plus intense activité mentale. Or, la littérature serbe ne répondait pas à ces besoins. La plus ancienne littérature serbe, aux temps de l'empire serbe, de 1159 à 1367, avait été altérée par l'influence religieuse et byzantine au point de ne plus exercer la moindre influence sur le peuple. La période moyenne, dite raguséenne, de la littérature serbe n'était pas non plus exempte de toute influence étrangère, c'est-à-dire italienne. Et même la littérature plus nouvelle du XIXe siècle serait restée étrangère au peuple si elle avait continué à s'exercer dans le sens que leur avaient imposé les premiers auteurs serbes des temps modernes. Car ceux-ci avaient élevé au rang de langue littéraire la langue dont se servait l'église orthodoxe serbe, c'est-à-dire la forme russifiée du vieux slave. Ce n'est que par Dositeus (1739 à 1811) et Karadjitch (1787 à 1864) que fut créée l'époque purement nationale de la poésie et la langue littéraire serbes.

Les circonstances favorables à l'éclosion de la poésie nationale serbe se sont maintenues jusqu'à nos jours, et la chanson nationale serbe se crée aujourd'hui encore, tandis que d'autres peuples ne font que perpétuer leur poésie épique des temps passés. Le professeur P. Miklošić dit à ce sujet : « Parmi les peuples chez lesquels la poésie épique est encore en honneur, il y en a — les Finlandais et les Russes, par exemple, et sans doute aussi les Bulgares — qui ont conservé leurs créations épiques d'autrefois, mais qui n'en produisent pas de nouvelles. Les Serbes sont actuellement le seul peuple qui, dans sa

poésie épique, prend comme sujet non seulement la mythologie, mais encore l'époque glorieuse du tzar Douchane et de la bataille de Grahovo ». Dans certaines contrées, au Montenegro, en Bosnie-Herzégovine et dans le Sud-Est de la Serbie, tout le monde est capable de réciter un certain nombre de chants épiques. Dans d'autres contrées la poésie épique a été éliminée par l'influence de la civilisation occidentale et la littérature ; mais même là elle vit encore dans la mémoire de quelque rhapsodes.

La poésie nationale est donc, même aujourd'hui encore, un facteur important de la mentalité populaire et elle n'a pas été déformée par le développement peu naturel du nouvel Etat serbe. Cette poésie est, quant à son contenu, intimement liée à la vie nationale et économique du peuple serbe ; elle constitue le côté moral de sa vie. Ces chansons populaires se décomposent en chants érotiques et héroïques. Leur rythme est multiple ; les chants héroïques empruntent généralement la forme de trochées quintuples avec une césure après le deuxième trochée. Ces derniers — les chants héroïques — ne sont en somme que l'expression poétique de l'histoire nationale, depuis les temps mystiques de l'antiquité païenne jusqu'aux événements les plus récents. Aussi empruntent-ils leurs sujets aux épopées de tous les héros nationaux. Les hauts faits de la dynastie Nemagnitch, de Kraljevič Marco, le fils du roi Voukachine, et les héros de Kossovo — le prince Lazare et Miloche Obilitch — y sont chantés, comme les épisodes des luttes pour l'indépendance, sous Karageorges et Miloche Obrénovič et de l'histoire monténégrine récente. Tous les historiens qui se sont occupés de l'histoire moderne serbe ont pleinement apprécié la signification de ces chansons nationales et leur influence sur la vie politique et morale serbe. Elles ont en tout cas largement contribué à maintenir et à fortifier la conscience nationale. L'historien Ranke dit à ce propos que « la littérature nationale rappelle au peuple serbe, sous une forme vivante et toujours nouvelle, le souvenir de sa grandeur et de sa liberté perdue ».

Quant au point de vue moral, on peut affirmer sans hésitation que les chansons nationales serbes, par leur forme et leur contenu impec-

cables, ont contribué grandement à l'éducation morale du peuple. Terminons en citant un passage de « La Serbie au XIXe siècle » de St. René Taillandier. « Si l'on se rappelle la beauté morale des poésies serbes, cet idéal de justice, cette fleur de dévouement, tous ces caractères d'une race pure et saine, on ne peut croire que le sentiment du droit ait fait défaut à cette société inculte ».

**Les Slovènes et les Serbes.** — « L'Edinost » des 7 et 13 octobre publie un article de polémique avec les journaux allemands qu'il intitule : « Nous sommes coupables parce que nous sommes en vie et criminels parce que nous voulons vivre. » Voici un passage de cet article significatif : « Le « Tagblatt » de Gratz reproche au Dr. Rybar d'avoir dit en 1912, que les Slovènes se sentent le même peuple que les Serbes. (47 lignes censurées) Alors, nous n'oserions pas nous sentir unis avec un peuple de même sang, de même origine et de même tendances civilisatrices, avec le peuple qui est notre plus proche parent!.. »

Nous répétons ouvertement encore une fois la déclaration qu'on reproche au docteur Rybar. Nous rappelons que nous sommes aussi unis avec les Serbes dans le Club yougoslave et que nous demandons l'union de tous les Yougoslaves.

à Sombor, pour les élèves des deux sexes. Quant aux écoles réales, d'agriculture, professionnelles et de commerce, les Serbes n'en ont pas une seule en Hongrie. Les Serbes avaient fondé une école professionnelle en 1904, mais les Hongrois la firent fermer quelques mois après. Dans des écoles primaires on enseigne le magyar déjà à partir de la seconde classe, et depuis la guerre l'alphabet cyrillique est supprimé aussi dans toutes les écoles. Et comme la langue hongroise est en général étrangère aux enfants serbes, il est tout à fait compréhensible que le succès dans ces écoles soit insignifiant et le nombre des illettrés grand. Les inspecteurs de l'instruction publique sont exclusivement des Hongrois et les examens dans les écoles se font en hongrois. On n'enseignait que le catéchisme en serbe, mais le grand magyarisateur, le comte Apponyi, veut supprimer le serbe aussi dans cette matière. Les instituteurs sont tenus de passer les examens en magyar; les professeurs examinent de telle façon qu'il est réellement impossible de devenir maître.

Les Serbes en Hongrie n'ont ni institutions économiques, ni entreprises industrielles ou financières. Avant la guerre, on publiait en Hongrie 30 journaux serbes. Tous ces journaux ont été suspendus au cours de cette guerre. Aussi le plus grand nombre des intellectuels serbes ont été internés et déportés au cours de cette guerre. Une partie des internés ont recouvré la liberté par l'amnistie générale, mais un grand nombre de Serbes de Hongrie sont encore dans les prisons.

### Une fête de la solidarité tchéco-yougoslave

Le dimanche 4 novembre, la Colonie tchèque de France organisait une matinée en l'honneur des Yougoslaves. La cérémonie, présidée par M. Louis Martin, sénateur du Var, s'est déroulée devant un public aussi distingué que nombreux. Parmi les assistants, on remarquait M. Ernest Gay, ancien président du Conseil municipal de Paris; M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne; M. Bonnet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante; M. J. de Giulli, secrétaire du Comité yougoslave; M. Popovitch, secrétaire de la Légation royale de Serbie; M. A. Radovitch, ancien président du Ministère monténégrin; M. Ed. Benès, secrétaire général du Conseil national des Pays tchèques, et de nombreuses personnalités françaises, yougoslaves et tchèques. En quelques mots éloquentes, le sénateur Martin dit son espoir de voir bientôt résolues par la victoire la question yougoslave et la question tchèque pour lesquelles combattent les Alliés. Il donna ensuite la parole à M. Emile Haumant, professeur à la Sorbonne, qui fit une intéressante conférence sur les Tchèques et les Yougoslaves. Le savant orateur montra ce qu'ont été dans le passé les relations entre ces deux nations sœurs d'où est sortie la féconde idée de la solidarité slave. Il dit la nécessité qu'il y a, dans l'intérêt non seulement des Slaves eux-mêmes, mais dans celui de toute l'Europe, à voir les liens d'amitié qui unissent Tchèques et Yougoslaves se resserrer plus encore dans l'avenir. De chaleureux applaudissements ont salué cette éloquente péroraison.

Un programme artistique, qui réunissait quelques œuvres tchèques et yougoslaves (musique, chant ou poésie), brillamment interprétées par le Quatuor serbe, Mlles Milico Agasonović, Yvonne Curti, G. Parodi, Nicole Aukier, Marcelle Fargue et Henriette Perrot, complétait dignement cette fête de la fraternité slave.

### LA POLITIQUE EN AUTRICHE-HONGRIE

#### Les Croates contre l'union avec la Magyarie

Le député Stjepan Radić a critiqué au Sabor croate la politique du gouvernement et surtout la politique de la communauté d'Etat avec la Hongrie.

« Cette communauté, a dit Radić, est désagréable au peuple croate. Elle ne constitue pas l'histoire de la Croatie, mais seulement une période. Le ban et la majorité ne doivent pas céder à tout moment devant les exigences de Budapest. »

Le député critique vivement le fait que la présidence du Parlement ait exprimé au souverain l'espoir d'une communauté d'Etat avec la Hongrie pour l'avenir.

« Cet acte et cette politique, s'écrie Radić, auront comme conséquence qu'aucun Croate ne sera fidèle à l'empereur. Si l'on continue à agir ainsi, je serai le premier à n'avoir pas peur des potences et à m'écrier: « A bas les Habsbourg! »

Le président du Sabor a répondu qu'on ne peut pas tirer de son discours les conclusions que Radić et Pavelić voudraient en tirer.

## Les Yougoslaves contre l'Autriche-Hongrie

### — Trois discours des députés slovènes au parlement autrichien —

II

Le député Ravnihar continue :

« Les Allemands disent qu'ils ont donné le plus de victimes. Une juste statistique, non pas celle qu'on pratique dans le recensement officiel, aurait montré tout autre chose. En Bosnie par exemple, on a enrôlé pour le service militaire des gens de soixante ans, qui sur les fiches ne figurent que comme âgés de cinquante ans. Dans nos régions, on a procédé à la réquisition tout autrement que dans les régions allemandes. La statistique aurait en outre montré que le nombre de tués ou d'invalides est chez nous énorme et en dehors de toutes proportions. Des contrées entières n'ont plus d'hommes (approbations). Si nous mentionnons encore la faim, qui sévit et qui ravage l'Istrie, la Dalmatie et la Bosnie, et les dévastations des provinces pendant la guerre, nous voyons que les Allemands racontent des fables lorsqu'ils parlent des victimes qu'ils ont données.

« La politique de l'Etat se montre fautive, même dans la loi financière. Si, à quarante-deux milliards de dettes de guerre, nous ajoutons les douze nouveaux milliards pour l'année courante, nous avons un total qui dépasse la moitié de toute la richesse de l'Autriche; cela signifie aussi que cet Etat a succombé économiquement au cours de cette guerre.

« Nous nous trouvons donc aujourd'hui devant un véritable fait accompli. Nous avons entendu de la bouche même du président du Conseil quel est le sort préparé à nous Yougoslaves. Le président du Conseil considère que c'est pour lui une affaire liquidée. Mais pour nous, l'affaire n'est pas liquidée. Nous voulons décider nous-mêmes de notre sort. Nous déclarons encore une fois que nous restons fidèles à notre programme qui, dans la déclaration du 30 mai, n'est exprimé que comme un programme minimum. Que le président du Conseil soit convaincu que nous saurons conquérir notre place au soleil. » (Applaudissements, approbations, l'orateur est félicité). « Slovenski Narod » du 3 octobre.

Le député Rybar a prononcé ensuite un long réquisitoire contre les Allemands d'Autriche. Nous n'en donnerons ici que quelques passages caractéristiques.

« Depuis l'apparition des Slovènes dans l'Europe centrale, ce sont les Allemands qui, par le fer et par le feu, ont attaqué notre territoire, exterminant une partie de la population et subjuguant l'autre, pour en créer une classe de serviteurs. Ce sont eux qui possédaient les terres, pendant que les Slovènes étaient des serfs qui devaient payer les impôts et travailler pour le maître. A l'oppression nationale est donc venue s'ajouter l'oppression sociale, et il en a été ainsi pendant tout le Moyen Age. Les maîtres de la terre, les nobles possesseurs, ont toujours été des Allemands, entourés uniquement d'Allemands. Les Slovènes qui les servaient étaient obligés de n'employer que la langue allemande. Il est donc compréhensible que cette oppression nationale et sociale ait engendré jusqu'au temps les plus récents une haine constante. Mais cette haine a été attisée au cours des dernières dizaines d'années. Après la révolution de 1848, après ce mouvement vers la liberté et vers les droits de l'homme, après l'abolition de la servitude, l'oppression sociale s'est quelque peu adoucie, mais, par contre, l'oppression nationale n'a fait que grandir. Un peuple possédant individuellement des droits politiques, a voulu s'élever et c'est la classe dominante des Allemands qui s'est opposée à ses progrès par tous les moyens.

Cette oppression nationale faisait souffrir naturellement le plus durement la classe des intellectuels, qui, en possession des mêmes armes spirituelles que leurs voisins allemands, ne pouvaient acquérir aucun poste, ni pénétrer dans aucune classe supérieure. Aujourd'hui encore, nous sommes exclus des postes supérieurs... On nous dit que nous avons obtenu un ministre! Il semble qu'on ait voulu nous jeter un morceau de sucre pour nous faire croire que des temps meilleurs étaient venus pour nous et que nous avancerions maintenant dans les rangs des conseillers de la cour et que nous parviendrions même à obtenir le titre d'Excellence. Non, Messieurs, nous ne sommes pas si naïfs. Nous comprenons très bien quelle signification il faut attribuer à la nomination de ce ministre. Je le répète, Son Excellence Zolger nous est personnellement très sympathique, mais nous ne considérons absolument pas sa nomination à ce poste comme la réalisation de nos vœux légitimes. Il ne

faut surtout pas que celle-ci puisse être interprétée comme une tendance des Slovènes à participer au pouvoir.

Le paysan aussi, a senti l'oppression et le mépris. Lorsqu'il payait ses impôts, il allait dans des bureaux où il n'y avait que des fonctionnaires allemands, qui se comportaient envers lui en vrais Allemands. On pourrait compter sur les doigts d'une main les préfets d'arrondissement de nationalité slovène. Là même où ils existent, ils n'osent montrer aucune sympathie pour leurs conationaux, car immédiatement ils sont taxés de serbophiles et subissent un sort en conséquence. Dans les différents bureaux, on fait toujours sentir au paysan qu'il appartient à une nation inférieure.

L'orateur explique ensuite comment la déclaration du 30 mai a été créée. Les Slovènes réveillés politiquement depuis 1848, se sont toujours enthousiasmés, comme tous les autres peuples, pour l'idée de la liberté politique et de l'égalité des droits. Néanmoins la domination des étrangers a persisté et les Slovènes ont été privés de tous leurs droits politiques et nationaux et abandonnés à la merci du peuple dominateur. Il fut un temps où les représentants slovènes s'enthousiasmaient pour une autonomie locale en prenant exemple sur les Tchèques et les Polonais, mais alors ils sont arrivés à une situation pire que la première, étant donné qu'avec l'autonomie locale ils ont eu à subir l'oppression de deux maîtres: l'autorité centrale et les prétendus pouvoirs autonomes qui, de tout temps, ont été dans les mains étrangères...

Voilà comment, continue l'orateur, désillusionnés, nous devons réfléchir sur la voie qu'il nous faut adopter pour obtenir malgré tout ce qui nous appartient, pour conquérir notre indépendance. Lentement mais sûrement, la conviction s'est enfin emparée de nous tous, que nous n'avons rien à attendre de l'égalité des droits, de l'autonomie du pays ou de la commune, mais qu'il nous fallait l'autonomie nationale, et non pas seulement une autonomie nationale pure et simple, mais avec un gouvernement national et tous les droits et tous les attributs d'une indépendance d'Etat. Voilà comment nous sommes arrivés à notre déclaration. C'est très simple. Nous ne voulons plus servir. Nous ne voulons plus être dans l'esclavage, nous ne voulons plus quémander la charité des gouvernements pour chaque école, pour chaque besoin national et culturel: nous ne voulons plus prier et supplier, mais nous voulons décider nous-mêmes de tous nos besoins...

On nous dit: comment pouvez-vous en ce moment ne pas donner à l'armée, qui combat pour vous sur l'Isonzo, ce dont elle a besoin? Comment pouvez-vous être sourds et aveugles envers le beau programme social et économique présenté ici par M. le président du Conseil?

A ces reproches je répondrai par un exemple. Il est parfaitement égal au locataire de savoir si le propriétaire de la maison doit beaucoup ou peu, si sa maison est grevée d'une lourde hypothèque ou non. L'associé ou le régisseur ont sans doute intérêt à ce que les dettes soient payées, mais le locataire n'a rien à y voir... Nous ne nous considérons pas dans ce pays comme des locataires, mais l'on se comporte envers nous comme envers des locataires (vives approbations) et nous luttons contre cela. Cet exemple vous montre dans quel état d'âme nous nous trouvons. On ne nous permet pas de prendre part à l'administration et à la direction; on se comporte envers nous comme envers des opprimés, comme envers ceux qu'on domine. Il est naturel alors que nous nous désintéressions. Que nous importe la loi sur l'électricité, celle des mines et toutes les autres, lorsque nous devons lutter pour notre existence, lorsque nous devons assurer notre avenir? Vous n'êtes pas en état de comprendre cela, parce vous ne vous êtes jamais trouvés dans une situation telle que la nôtre. Mais nous, qui, depuis tant d'années, frappons vainement à toutes les portes; nous, qui avons constaté que nous n'avons que la liberté de prier et de supplier sans jamais décider puisque d'autres s'arrogent ce droit, nous devons arriver tôt ou tard à cette conviction, parce qu'il n'y a qu'un peuple dans cet Etat qui commande et qui décide. Notre déclaration yougoslave a dit clairement et intelligiblement devant le monde tout entier quels sont nos désirs. Monsieur le président du Conseil repousse cette déclaration; il la représente comme quelque chose d'incompréhensible pour l'idée d'Etat autrichienne et la proclame, sinon

« expressis verbis » tout au moins assez clairement, comme un acte de haute trahison...

« Encore une fois, peut-être même pour la dernière fois, le destin nous offre l'occasion de prendre en mains l'union des Slaves du sud et de créer une œuvre d'une importance culturelle et nationale incommensurable, et de servir en même temps — tout en contribuant au bonheur de plusieurs millions d'hommes — les intérêts politiques, nationaux et économiques des autres peuples de l'Autriche-Hongrie. Le peuple yougoslave doit sortir de cette guerre libre et uni. Il s'agit seulement de savoir si ce sera avec l'Autriche ou contre elle, avec les Habsbourg ou contre eux. La première alternative nous sauverait, la seconde scellerait notre destinée. »

Ce n'est pas un serbophile qui écrit cela, ni un agitateur ou un chauvin yougoslave. C'est l'Allemand Chlumecky.

(« Slovenski Narod », du 12 octobre).

### La presse yougoslave contre l'Autriche-Hongrie

Le journal slovène « Edinost », de Trieste, écrit dans son numéro du 2 novembre :

« Nous Slaves d'Autriche, nous n'avons rien à modifier, et toute nouvelle orientation qui pourrait nous être suggérée par les Allemands ne profiterait seulement qu'à ceux-ci et nous serait funeste au dernier point. Ceux qui, dans leur propre intérêt devront changer leur orientation, ce sont précisément les Allemands, c'est-à-dire ce peuple de maîtres et de défenseurs du principe que la force doit primer le droit. Tant que les gouvernements autrichiens auront une composition allemande, la méthode allemande subsistera, c'est-à-dire, la violence et la germanisation. Jusqu'à présent, chaque gouvernement autrichien a été allemand avant tout; d'ailleurs, les méthodes gouvernementales de la monarchie sont célèbres dans le monde entier.

« Mais, avec la guerre mondiale, sont nées de nouvelles conceptions sur l'Etat et ses citoyens, et avec elles, la politique yougoslave de cette dernière période de la guerre a correspondu à l'esprit et aux nécessités du moment, ce qui ne manquera pas de lui assurer un grand succès — l'Etat yougoslave. C'est pourquoi les Yougoslaves ne peuvent plus continuer à marcher d'accord avec les Allemands et se refusent à toute pensée de porter en leur compagnie la culture à l'est et au sud. Nous Slovènes plus particulièrement, nous refusons délibérément une pareille pensée, car cette culture existe déjà au sud.

« Nous pouvons dire en même temps aux Allemands de ne pas se soucier de notre bien culturel, car tout notre avenir ne dépend maintenant que de nous, et nous nous sentons suffisamment mûrs et à même de savoir comment et où nous devons le chercher. »

Le « Slovenski Narod », du 17 septembre, écrit dans le même sens :

« L'idée nationale unit aujourd'hui toutes les classes de notre peuple dans la communauté la plus étroite, cette volonté nationale a triomphé de tous les préjugés, et le bien public est devenu la « lex suprema » de notre nation.

« Notre peuple aspire à la vie avec toutes les forces de sa jeune âme. Il regarde des profondeurs de son sombre passé et de l'abîme de son douloureux présent dans l'aurore d'un avenir heureux. Depuis que ses défenseurs réunis à Vienne ont donné devant le monde entier la célèbre déclaration historique, notre peuple sait où est la vie à laquelle il aspire.

« C'est dans l'union avec nos frères Croates et Serbes, dans l'Etat yougoslave indépendant et souverain, construit sur la base du droit de libre disposition des peuples que se trouve la vie pour nous autres Slovènes. »

### L'orthographe serbe

Č, č,	prononcer comme	tch	français.
Dj,	»	gi	italien.
Ž, ž,	»	i	français.
Lj, lj,	»	gli	italien.
Nj, nj,	»	gne	français.
Ć, ć,	»	č,	mais plus doux.
J, j,	»	il, ill	français
C, c,	»	ts	français.
Š, š,	»	ch	français.
H, h,	»	h	aspiré français.
U, u,	»	ou	français.